

CHAPITRE 8

La carte d'identité de Jésus

Une étude biographique qui serait entreprise de nos jours à propos d'un personnage contemporain débiterait par le recensement des traces des moments fondamentaux de sa vie, notamment par ceux qui ont fait l'objet d'un enregistrement officiel à l'état civil : les actes de naissance, de mariage et de décès qui le concernent, lui-même puis sa famille, ses parents, ses enfants et conjoint(s), ainsi que les documents laissés auprès de diverses autorités, institutions ou notaires. Il en est de même des jugements, des actes de baptême, des testaments, des donations ou leur équivalent selon l'époque et le lieu. Pour un personnage ayant vécu à une époque plus ancienne où de tels documents n'existaient pas, on considérera alors les témoignages littéraires en privilégiant ceux qui sont concordants et les plus dignes de foi, surtout quand ils peuvent être datés, ainsi que les éléments matériels tels que des inscriptions ou des traces archéologiques. Des pharaons bien plus antiques que Jésus nous ont laissé un tombeau et parfois même une momie. Si l'absence de sources nous renvoie inévitablement aux textes de l'Église, il est possible de se livrer à un petit inventaire thématique de ce que l'on pourrait reconstituer de la carte d'identité du Jésus historique.

Son nom

La première question que nous pourrions nous poser pourrait être : comment s'appelait Jésus ? Les rédacteurs des différentes sources qui sont à notre disposition connaissaient-ils son nom ? Dans quels termes nous ont-ils parlé de lui ? Ces questions sont moins saugrenues qu'il n'y paraît au premier abord tant les manières qui ont été employées pour désigner Jésus sont diverses et riches

de sens. Mais tout d'abord, il faut savoir que les termes de Jésus et de Jésus-Christ ne sont pas écrits formellement dans le Nouveau Testament. Ils n'y figurent que sous la forme d'abréviations, les *nomina sacra* (noms sacrés), en majuscules surlignées, reprenant généralement la première et la dernière lettre du mot : IY (Jésus) ou XY (Christ), avec des variantes (IHY XPY) en intercalant une autre lettre ou en tenant compte des déclinaisons.

Jésus-Christ ? Depuis longtemps, nous disons Jésus-Christ comme on dit Jules César, au point que certains ont pu penser que Christ était le nom de famille de Jésus. L'expression complète figure deux cent vingt-huit fois dans le Nouveau Testament,¹ sous forme d'abrégée. Mais elle n'apparaît qu'à cinq reprises dans les évangiles, ce qui est peu puisque l'objet des évangiles est précisément de nous conter ses aventures, et qu'en volume, les quatre textes évangéliques constituent la moitié du Nouveau Testament. Les trois occurrences dans Matthieu et Marc concernent des entêtes et ne sont plus considérées par les spécialistes comme authentiques. Les deux autres figurent dans le prologue de Jean² et sont de nature clairement théologique. L'expression est totalement absente de l'évangile de Luc qui est pourtant le plus volumineux par le nombre de versets. En revanche, on retrouve Jésus-Christ cent soixante et onze fois dans le corpus paulinien et trente-cinq fois dans les épîtres catholiques. Pour être complet, il convient d'ajouter qu'elle est présente quatorze fois dans les Actes et trois fois dans l'Apocalypse.

Au regard de la chronologie officielle de l'Église, cette distribution du terme dans les différents textes est de nature à nous intriguer : si les épîtres attribuées à Paul ont bien été écrites dans les années 50-62, c'est-à-dire avant les évangiles (65-95), on ne s'explique pas pourquoi l'expression Jésus-Christ, si bien établie, ne fait pas partie du vocabulaire usuel des évangélistes. Elle est aussi rare dans l'épître de Jacques alors que ce dernier est censé être le chef de l'Église chrétienne de Jérusalem et le propre frère³ de Jésus. Si un auteur avait vocation à évoquer Jésus-Christ, c'était bien lui. Pour l'anecdote, le taux de présence le plus élevé est celui de l'épître de Jude, avec six occurrences pour vingt-cinq versets, soit un taux de 24 %. On peut dès lors soutenir avec le plus grand sérieux que les évangiles ne connaissent pas *Jésus-Christ*.

¹ D'après une étude réalisée à partir de la Bible Ségond en ligne

² Il s'agit de Jn 1,17 et Jn 17,3. Pour Jn 1,17, le Sinaïticus dit *Jésus* et pas *Jésus-Christ*

³ On pourrait d'ailleurs s'attendre logiquement à ce qu'il soit appelé Jacques de Nazareth

Jésus de Nazareth ? C'est l'expression la plus usitée dès qu'il s'agit d'évoquer la vie et les aventures du Jésus de l'histoire. Le problème est qu'elle est absente des évangiles. D'où vient cette appellation qui suggère un lieu d'origine et un Jésus venant d'une improbable ville de Nazareth ? Après tout, n'était-il pas censé être né à Bethléem ? Alors, pourquoi Jésus est-il dit *de Nazareth* dans les deux évangiles qui racontent sa naissance à Bethléem ? Luc nous apprend qu'il s'agit du lieu de résidence de ses parents et qu'à défaut d'y être né, il y aurait été élevé. Est-ce suffisant pour le désigner ainsi ? Le verset Mt 2,23 donne une autre explication : de retour d'Égypte, Joseph, a priori originaire de Bethléem *vint demeurer dans une ville nommée Nazareth pour que s'accomplît ce qui avait été annoncé par les prophètes, il sera appelé Nazaréen*. Malheureusement, les plus anciens témoins⁴ de ce verset ne disent pas nazaréen, mais nazôréen (*nazôraïos*), le même terme que celui utilisé dans l'évangile de Jean lors de la crucifixion quand Pilate fait inscrire sur le titulus : *Jésus le nazôréen, le roi des Juifs*. Or le mot nazôréen⁵ désigne un groupe et même une secte dont Paul fut accusé d'être le chef (Ac 24,5) et n'a aucun lien avec une localité. Il est probable que, ne comprenant pas sa signification⁶, l'auteur du récit de l'enfance en a fait un lieu d'origine. Faut-il alors comprendre que l'évangile selon Matthieu a été écrit si tardivement qu'on se savait déjà plus qu'il était sans rapport avec une localité, ou alors, le terme nazôraïos avait-il un caractère infamant qu'on a cherché à dissimuler ?

Dans de nombreuses traductions modernes de la Bible⁷, Jésus est dit *de Nazareth* là où le texte grec dit *le nazôréen*. L'étude exhaustive des trente versets qui comportent le mot Nazareth ou un qualificatif appliqué à Jésus fait apparaître que l'expression « Jésus de Nazareth » en est absente. Les onciaux écrivent « nazarene », « nazarenai », « nazôraïos », de manière contradictoire, que ce soit au sein du même évangile ou entre les versets parallèles de la même péripécie.

⁴ Il s'agit des codex Sinaïticus et Vaticanus. Le papyrus P70, plus ancien témoin de Matthieu (fin du IIIe siècle) dit même « *Nazara* » pour désigner la ville. Le codex de Bèze dit : *nazôreos*, peut-être pour harmoniser avec le *nazareus* de la page en latin placée en vis-à-vis du texte grec.

⁵ Les plus anciens témoins, le papyrus Bodmer II p66, le codex de Bèze porteur du texte occidental, le Sinaïticus et le Vaticanus donnent tous *nazôraïos* pour Jn 19,19.

⁶ Les différentes occurrences présentes dans le codex de Bèze donnent pour 4^e lettre parfois un alpha, parfois un omicron, parfois un oméga. Et parfois rien du tout. Indice d'incompréhension ?

⁷ La Bible Ségond a choisi de dire systématiquement *Jésus de Nazareth*, quel que soit le terme trouvé.

On peut noter une nette préférence pour « nazôraïos » dans les passages qui ont une vocation historique. Cette petite supercherie est très facile à démontrer.

Quant à Jésus, comment se désignait-il lui-même ? Trois versets nous donnent une indication : en Jn 18,5 et Jn 18,7, Jésus s'adresse aux soldats qui viennent l'arrêter : *qui cherchez-vous ? Jésus le nazôréen. C'est moi*, répond-il par deux fois, endossant l'appellation. Puis en Ac 22,5, il apparaît à Paul sur le chemin de Damas. Paul demande : *qui es-tu Seigneur ? Je suis Jésus le nazôréen, celui que tu persécutes*. Que ces propos soient historiques ou pas, c'est bien ce qui écrit dans le Nouveau Testament.

Jésus ? Le prénom palestinien Ieschoua, très commun, est la contraction de Yehoshoua' qui est une autre forme de Josué. Par traduction, il a donné Iézou en grec, Iesous en latin et Jésus pour nous. Le nom complet de Jésus, qui correspond aux normes et usages de l'époque serait *Ieschoua ben Iosef* puisque les noms sont construits ainsi : prénom + fils de + prénom du père, avec pour exemple Jean fils de Zébédée, Josef ben Mathatias (Flavius Josèphe), Simon bar Jonah, Jésus bar Abbas, Jésus ben Ananias, etc. On voit donc que dans ce système de formation du nom, l'identité du père est inscrite dans le nom de son fils. C'est nécessairement par un tel nom que Jésus devait être connu et qu'il devait se nommer lui-même. Mais il ne figure sous cette forme dans aucun texte profane ni même chrétien⁸. Nos témoins historiques n'auraient donc pas connu *Ieschoua ben Iosef* par son nom ? Le verset Lc 4,22 s'approche de la question en mettant dans la bouche des voisins de Jésus l'interrogation suivante : *n'est-il pas (le) fils de Joseph, celui-là ?*, verset qui a son parallèle en Jn 6,42. Leur questionnement a alors peu de sens puisqu'ils connaissent personnellement leur ancien voisin Jésus qu'en outre, sa filiation est explicite par son nom. Il est alors possible de se demander si cette péricope se situe vraiment dans le cadre de la relation d'un événement historique. Les synoptiques qui citent cet épisode en parallèle préfèrent éluder la question : Matthieu désigne Jésus comme le fils du charpentier et Marc comme le fils de Marie et charpentier lui-même. Mais s'agit-il bien d'un nom ? Jésus-Christ est la traduction d'une expression judéogrecque qui signifie *Sauveur-Messie*. Ieschoua veut dire littéralement « Yahvé sauve ». Si Jésus est souvent appelé Sauveur⁹, ce n'est pas par fonction : Sauveur, c'est

⁸ À une exception près : le verset Jn 1,45 dans lequel Nathanaël dit à Philippe « nous avons trouvé (...) Jésus (le) fils de Joseph de Nazareth », selon la BJ. La Bible Chouraqui traduit « Ieshua' bèn Ioseph, de Nasèrèt », la TOB et la TMN n'y voient pas un nom : « Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth ». Mais la Bible Ségond21 n'hésite pas : « Jésus de Nazareth, fils de Joseph ».

⁹ Le mot de Sauveur est absent des évangiles de Marc et de Matthieu. Il figure dans Luc dans les

tout simplement son prénom¹⁰. Et s'il a été appelé Jésus, c'est sans doute pour respecter la prophétie¹¹ qui avait annoncé qu'on l'appellerait « Emmanuel ».

Fils de l'homme ? C'est par cette expression que nous avons parfois du mal à comprendre que Jésus aimait se désigner lorsqu'il parlait de lui. Elle est présente 144 fois dans l'Ancien Testament, notamment dans les Psaumes (26 fois) et surtout dans Ezéchiel (95 fois). Dans le Nouveau Testament, elle est attestée de la manière suivante : Mt=30, Mc=14, Lc=26, Jn=11, Ac=1, He=1. Mais elle est inconnue du corpus paulinien et des épîtres catholiques. Comment expliquer cette absence dans les lettres de Paul, l'auteur réputé le plus proche de l'époque de Jésus ?

Fils de Dieu ? L'expression est rare dans l'Ancien Testament, mais on la retrouve quand même deux fois dans les psaumes. Dans les évangiles, elle est attestée de la manière suivante : Mt=9 Mc=3 Lc=7 Jn=9. On la retrouve aussi 2 fois dans les Actes, 11 fois chez Paul, et étrangement 7 fois dans la première épître de Jean.

Sauveur ? Ce mot qui a évolué vers l'expression moderne Notre-Sauveur-Jésus-Christ est assez peu attesté dans le Nouveau Testament : 26 fois seulement au total. Le Sauveur est inconnu de Matthieu et de Marc, et présent 4 fois dans Luc et 1 fois dans Jean. On le retrouve aussi 2 fois dans les Actes, 12 fois dans le corpus paulinien, dont la moitié dans l'épître à Tite. Il faut ajouter 5 attestations dans 1Pierre, 1 dans 1Jean et 1 dans Jude. Le terme et donc la notion de Christ Sauveur semblent ainsi tardifs et d'intention très théologique.

Seigneur ? Le terme est massivement employé dans le Nouveau Testament où il est attesté 680 fois. On le retrouve 212 fois dans les évangiles (59-15-87-51), 114 fois dans les Actes, 287 fois chez Paul, 43 fois dans les épîtres catholiques et 24 fois dans l'Apocalypse où il désigne le plus souvent Dieu. On peut noter la progression dans le temps de ce titre, rare dans Marc, et omniprésent chez Paul¹², notamment par des combinaisons à vocation théologique : le Seigneur Jésus-Christ.

Christ ? Depuis des décennies, le monde juif est troublé. Différents groupes attendent un libérateur davidique qui mettra fin à l'occupation romaine. Pour

récits de l'enfance et dans Jean en conclusion de l'épisode (inauthentique) de la Samaritaine.

¹⁰ Aurait-on à l'inverse, inventé un dieu sauveur et attribué le nom en conséquence ?

¹¹ Selon l'explication donnée dans Mt 1,22-23 faisant référence à Esaïe 7,14

¹² Tout indique que, contrairement à ce que prétend l'Église, les écrits pauliniens sont tardifs.

prétendre à ce rôle, il y a pléthore de candidats, avant Jésus et bien après lui. Jean le Baptiste fait partie de ceux qui attendent un homme providentiel et le reconnaît¹³ en Jésus. Notre Jésus est-il donc ce Messie attendu ? On dira alors Mashiah en hébreu, Meshiha en araméen, Christos en grec, devenu en latin Christus et pour nous Christ. Beaucoup de chrétiens croient à tort qu'il y a une relation entre le mot Christ et le mot Croix, sans doute en raison de la proximité phonétique. Mais cela n'a rien à voir : Christ veut dire « oint ». L'onction en question est accordée par un prophète à un personnage qui a présidé aux destinées d'Israël dans un moment crucial de son existence. Jésus n'aurait-il pas approché le prophète Jean Baptiste précisément dans l'intention de se faire reconnaître comme tel ? Les Juifs de cette époque attendent-ils vraiment un Christ ? Sans doute certains groupes d'entre eux, mais le mot lui-même ne figure pas dans l'Ancien Testament. Dans le nouveau, il n'est présent que dans l'évangile de Jean, et précisément pour traduire à deux reprises le mot *Christ*. Ce mot appartient au vocabulaire de Paul et on ne le retrouve jamais dans la bouche de Jésus. Quant aux Galiléens, ils attendent avant tout le retour d'Élie.

L'étude de la distribution de ce mot est riche d'intérêt : Christ est présent 539 fois dans le Nouveau Testament. Mais il ne figure que 55 fois dans les évangiles qui représentent pourtant la moitié des versets, et dans une proportion de 6-7-12-20, contre 400 fois dans le corpus paulinien. Le Christ est clairement une invention de « Paul », tout comme l'est l'expression complète Jésus-Christ.

Comme nous l'avons vu précédemment, il est fort peu question de Jésus dans les écrits patristiques du IIe siècle. Les premiers auteurs chrétiens semblent ignorer ou sont dans l'incertitude concernant le nom de leur héros qu'ils préfèrent le plus souvent désigner par un titre (Seigneur) ou une fonction (sauveur).

Plusieurs textes parlent aussi de *chrétiens*. Pour nous, ce mot est banal et désigne depuis longtemps les adeptes du Christ. Mais avant que le christianisme ne soit solidement établi, le terme signifiait plutôt *christien*, c'est-à-dire *messianiste*, et de fait, dans l'esprit des Romains, il était synonyme de zélateur, Galiléen ou nazôréen. Le mot lui-même est de formation latine, du moins dans sa terminaison et il est probable qu'il ait existé des *christiani* avant même l'époque de la prédication de Jésus.

¹³ Il le reconnaît selon Jean, mais selon Mt 11,3 et son parallèle Lc 7,11 il se demande s'il est celui qui vient ou s'il faut en attendre un second/un autre. Toujours est-il qu'il s'abstient de l'oindre et de le désigner comme messie.

Tacite et Suétone évoquent un personnage dit Chrestus. Si les historiens chrétiens affirment sans hésitation que ce terme désigne Jésus, une telle appellation fleure bon l'anachronisme. Les auteurs critiques rappellent que ce nom n'était pas rare et qu'il était couramment porté par des esclaves émancipés. C'est sans doute une trace de l'influence du courant paulinien, qui utilise le terme Jésus-Christ de manière quasi systématique, en tout cas bien plus volontiers que les évangiles. À l'époque de Claude, l'Église de Jérusalem existe à peine, l'apôtre Paul n'a pas commencé sa prédication, et les premiers « chrétiens » sont encore des Galiléens ou des Nazôréens, et bientôt des Jesséens et des ébionites.

Les épisodes de l'enfance

Avant d'entamer le thème de la naissance de Jésus, il est nécessaire d'intercaler quelques considérations sur les épisodes de l'enfance qui sont présentés dans deux des quatre évangiles canoniques, celui de Matthieu et celui de Luc¹⁴. Au-delà des détails que nous fournissent ces textes, que nous apprennent-ils de fondamental ? Essentiellement trois choses :

- 1) Jésus est né
- 2) à Bethléem
- 3) d'une vierge.

La belle affaire, direz-vous, en voilà un scoop ! Et pourtant, si nous n'avions entre les mains que l'évangile de Marc, celui de Jean et les épîtres de Paul, nous ne le saurions pas. Les communautés qui ne connaissaient que Marc ou Jean ne le lisaient pas (de même que le Notre Père). Reprenons ces trois éléments :

1) Jésus est né. Cette affirmation a son importance. Le premier évangile canonique, celui de Marc, débute par le baptême d'un Jésus déjà adulte. Une autre source ancienne, la source Q des paroles de Jésus, n'évoque pas sa naissance ni son enfance. Il en est de même de l'évangile de Thomas, de celui de Marcion, des écrits de Paul et des épîtres catholiques. Autrement dit, les premiers chrétiens¹⁵ n'ont pas disposé de cette information. À la suite de la

¹⁴ Ces récits sont « issus de milieux doctrinaux et culturels différents qui sont difficiles à identifier de manière claire (...) et répondent vraisemblablement l'un et l'autre à des oppositions internes. », nous dit pudiquement Simon Claude Mimouni dans Jacques le Juste, frère de Jésus de Nazareth p.119 — Bayard 2015

¹⁵ Mais Paul nous apprend au moins qu'il est « juif, né d'une femme ». Ce niveau de précision et d'information est confondant.

résurrection, l'idée que le Christ ait pu n'être qu'un dieu sans avoir été un homme s'est développée et a prospéré ainsi que nous l'avons vu dans un chapitre précédent. Les docètes, les marcionites, les gnostiques et les ariens sont en accord avec cette idée que le Christ est un dieu et n'a eu d'humanité que l'apparence. Le silence de l'évangile de Marc sur ce point posait donc problème aux autres synoptiques et rendait alors nécessaire qu'on attribue à Jésus des éléments essentiels à une réalité humaine. Le vide a été comblé par des ajouts à Matthieu et à Luc. On a profité de l'occasion pour conforter la construction théologique du personnage, vraisemblablement en réaction à Marcion et d'une manière générale au mouvement docète.

2) Il est né à Bethléem. Pour ses premiers soutiens et à plus forte raison pour les écrivains ultérieurs, Jésus est réputé être Galiléen. Mais pour appuyer une revendication de messianité, il est nécessaire, comme David, d'être Judéen et originaire de Bethléem¹⁶. C'est ce à quoi va s'employer Matthieu en situant la naissance de Jésus sous Hérode, sans doute pour des raisons d'âge présumé à sa mort. Puis, tout en restant indépendant de Matthieu, l'auteur de Luc va reprendre l'information et s'efforcer de la combiner avec celles qui concernent ses origines galiléennes dont il faut rappeler qu'elles sont inconnues des sources profanes.

3) Il est né de la Vierge Marie. Pour ce qui est de la virginité, au sens d'une absence de géniteur humain et du rôle du Saint-Esprit, il est certain que les historiens vont rencontrer quelques difficultés à apporter des éléments probants. Autant qu'en auraient eu les contemporains. La vérité de cette affaire n'est connue que de Marie. Nous sommes désormais dans le domaine de la théologie pure : à un moment donné, il est devenu important d'expliquer qu'au-delà du personnage de Jésus qui est né, c'est le Christ qui s'est incarné, qui s'est fait chair, ainsi que le dit tout à fait clairement le prologue de Jean. Les exégètes modernes, raisonnables, se bornent à constater que le statut de Marie a été davantage valorisé au fur et à mesure que son fils Jésus devenait davantage Dieu, car si l'homme Jésus est Dieu, il est nécessaire que sa mère mortelle soit alors une mortelle vraiment exceptionnelle, au point de faire partie des rares humains à ne pas avoir connu la mort. Elle a en effet été enlevée au Ciel comme chacun sait, car l'événement célébré le 15 août permet à la République laïque d'accorder aux Français un jour chômé.

¹⁶ « Mais est-ce que le Christ vient de Galilée ? Le passage des Écritures ne dit-il pas que le Christ vient de la descendance de David et de Bethléem, le village d'où David était originaire ? Jn 7,41 ; "... fais des recherches et vois que de Galilée, il ne se lèvera pas de prophète." Jn 7,52 ;

Les trois éléments que je viens brièvement d'aborder sont le reflet d'un éloignement dans le temps : il devient nécessaire à partir d'une certaine époque de réfuter les premières thèses chrétiennes divergentes qui nient l'existence humaine de Jésus. Mais il devient aussi souhaitable, à des fins apologétiques, d'appuyer sa prétention à la messianité et d'apporter des éléments justifiant un statut divin. À cet égard, le dernier évangile, celui de Jean, ne s'embarrasse pas avec des détails sur les circonstances de la naissance : le prologue place d'entrée le discours johannique dans la « théologie haute » et même très haute, avec un Verbe qui est Dieu dès le commencement des temps. Une fois ce cadre posé, il devient possible de survoler les détails triviaux et de passer directement à l'épisode concernant la rencontre¹⁷ avec Jean Baptiste. Il va sans dire qu'il sera difficile de justifier l'historicité des différents éléments évoqués dans le prologue de l'évangile de Jean. Et sur cette question de l'historicité, on notera aussi que Jean contredit radicalement le discours moderne qui voudrait qu'on puisse distinguer le Jésus de l'histoire, dont l'existence serait indiscutable, du Christ de la foi, qui peut faire l'objet de débats.

J'ai envie d'insister. L'évangile de Marc nous pose quand même un problème : dans la mesure où il est censé être le premier écrit et donc le seul disponible pendant un moment, comment a-t-il pu passer sous silence des éléments aussi essentiels s'ils avaient été réels et historiques ? Marc n'a pas côtoyé Jésus, mais il est réputé avoir rapporté les souvenirs de Pierre. À l'évidence, aucun disciple n'a été témoin de la naissance de Jésus et la seule source possible ne pourrait être que Marie elle-même. Mais comment concevoir que Marc ait pu négliger de nous informer que Jésus est né à Bethléem, l'incontournable ville de David, s'il veut ensuite affirmer qu'il est le messie ? Comment justifier qu'il ait trouvé insignifiant de nous signaler qu'il est né miraculeusement de la Vierge Marie par l'intervention du Saint-Esprit et que sa naissance a été annoncée par l'ange Gabriel en personne ? La réponse la plus probable est que le premier fait n'a rien d'historique et le second encore moins. Par ces absences, nous disposons d'un fort indice d'antériorité de Marc par rapport à Matthieu et Luc, ou du moins, par rapport aux récits de l'enfance de ces deux évangiles.

Mais l'évangile de Jean aussi pose problème. Selon la même chronologie couramment admise, il est réputé avoir été écrit environ trente ans après celui de Marc, et dix à quinze ans après ceux de Matthieu et de Luc. Il est donc

¹⁷ À regarder de près le texte, la rencontre n'a pas lieu : à aucun moment ils ne sont en présence l'un de l'autre ou ne se parlent, et il n'est pas question de baptême dans l'évangile de Jean.

vraisemblable que l'auteur de Jean ait eu connaissance des écrits de ses prédécesseurs. Il savait donc que sur ces questions essentielles qui se rapportent à la naissance, Marc n'a rien dit, et que Matthieu et Luc ont donné des versions inconciliables ainsi qu'on le verra prochainement. Comment expliquer alors qu'il n'ait pas choisi de trancher, en confirmant les dires de l'un ou de l'autre, en réalisant une synthèse ou en nous proposant sa propre version ? Les ajouts dans les évangiles de Matthieu et de Luc des récits relatifs à l'enfance seraient-ils alors post-johanniques ? Les milieux dans lesquels ces textes étaient lus étaient-ils si différents ? Les thèmes qui suivent sont-ils si peu importants qu'il serait normal que Marc ait omis de les aborder et que Jean n'ait pas souhaité arbitrer par la suite les difficultés qu'ils présentent ? Reprenons le fil.

La naissance de Jésus

Deux évangiles canoniques seulement font donc état de la naissance de Jésus. Mais les scénarios qu'ils présentent sont inconciliables et l'affaire se complique encore si l'on fait intervenir les textes apocryphes. Même les exégètes et autres spécialistes reconnaissent ce qu'ils appellent pudiquement des « difficultés ». Charles Perrot¹⁸ le reconnaît en ces termes :

Des récits qui ne s'accordent pas entre eux

La difficulté majeure reste celle-ci : il y a une différence radicale entre les deux narrations. Impossible de les harmoniser en créant en quelque sorte un super-récit de l'enfance.

Le jour

En fixant le jour de la naissance de Jésus deux siècles avant d'en avoir déterminé l'année, l'Église a assurément réalisé une performance. En revanche, elle n'a pas fait preuve d'une grande originalité dans ce choix qui fait de Noël la énième reprise d'un mythe archiconnu de toute l'antiquité. En effet, comme tous les dieux, Jésus est né au solstice d'hiver de l'an 1, comme Mithra, Horus, Dyonisos, Bacchus et sans doute Krishna. On ne s'est préoccupé de fêter cette naissance que tardivement, au IV^e siècle quand en 354, le pape Liberus fixa la date au 25 décembre pour supplanter les festivités païennes des Saturnales. Noël fête en réalité le Soleil Invaincu (*Sol Invictus*) du culte perse de Mithra, alors très en vogue. Mais pour la naissance de Jésus, d'autres dates furent avancées :

¹⁸ Charles Perrot – Les récits de l'enfance de Jésus

saint Hippolyte la situait le 2 avril ou le 2 janvier. En Orient, on admit longtemps le 6 janvier. Clément d'Alexandrie tenait pour le 19 avril. Les 28 mars et 29 mai ont eu aussi leurs partisans. Des auteurs modernes penchent pour la période de la Pâque en s'appuyant sur un renseignement donné par l'évangile de Luc qui est l'absence de place dans les hôtelleries, en prenant pour hypothèse que la seule période de l'année où cette situation pouvait se produire se situait à la période de la Pâque juive. C'est oublier la fête des tentes. L'Église admet depuis longtemps que la date du 25 décembre résulte d'une simple tradition¹⁹. Il est même assez probable que comme tant d'autres, Jésus n'ait pas su lui-même sa propre date de naissance.

L'année

Nous avons tellement l'habitude de dater les événements d'avant ou d'après Jésus-Christ que nous en avons oublié que cette pratique ne date que de l'époque de Charlemagne. Étrangement, pendant cinq siècles, personne ne s'est préoccupé de faire débiter une ère nouvelle de la naissance du Sauveur. Le temps d'y songer, il a vite fallu se rendre compte qu'on ne connaissait pas la date exacte et qu'il était nécessaire d'effectuer des recherches. Au VI^e siècle, un moine scythe, Denys le Petit (Dionysius Exiguus) s'est alors vu attribuer cette lourde tâche par l'évêque de Rome. Il l'estima au 25 décembre de l'an 753 de la fondation de Rome. Le commencement de notre ère, c'est-à-dire l'an un et pas l'an zéro, fut fixé au 1^{er} janvier 754, si bien que Jésus est né officiellement 7 jours avant sa naissance, qu'il était âgé d'un an au début de l'an 2, et de vingt-neuf ans à sa mort si on retient l'an 30. Tous les historiens et généalogistes connaissent le problème des datations dès qu'on tourne autour de l'an 1. Ce faisant, notre bon moine s'est trompé d'au moins cinq ans, puisque Hérode le Grand étant mort en l'an -4, Jésus n'a pas pu naître après cette date s'il faut en croire l'évangile de Matthieu. Peut-être conscient de la difficulté, Luc se montre imprécis, indique plus vaguement *aux jours d'Hérode*²⁰ (Lc 1,5) et cite tout de suite le recensement de Quirinius. Quant aux deux autres évangiles, l'un est muet, et l'autre se garde bien de trancher le débat, ce qui gênant.

Toujours est-il que le consensus actuel appuie l'hypothèse d'une naissance à la fin du règne de Hérode le Grand, sans doute parce qu'une naissance²¹ en

¹⁹ Daniel Rops — Jésus en son temps.

²⁰ Luc ne prend pas de risque : les successeurs d'Hérode sont ses fils Archélaüs en Judée, et Antipas en Galilée-Pérée. Le nom d'Hérode parcourt l'histoire pendant un siècle entier.

²¹ Agapios, qui se veut très précis, mais mélange les évangiles, indique pour date de naissance la

l'an -6 et une mort en l'an 30 s'intègre mieux dans les différentes contraintes chronologiques du dossier. Mais que la date de naissance de Jésus soit calculée par référence à Hérode (selon Matthieu), au recensement de Quirinius (selon Luc) ou s'inspire de l'époque de la prédication de Jean Baptiste à la quinzième année du règne de Tibère, ces renseignements sont historiquement très faibles et ne reposent que sur les affirmations de l'Église et l'exploitation de ses textes invérifiables.

Les circonstances

Dans cet exercice qui porte sur l'année, la date, le lieu et les circonstances, les historiens sont confrontés au silence des sources profanes et aux contradictions des sources chrétiennes. Sur la naissance de Jésus, l'évangile de Matthieu est le plus riche, mais il mélange les faits à vocation historique, les considérations sur les circonstances et le souci de justifier les événements par des références constantes aux prophéties antérieures. La Visitation par exemple peut difficilement passer pour un élément historique de la biographie de Jésus. Si l'on s'en tient simplement à la question des dates, il nous faut constater que Matthieu n'est pas très précis. On comprendra que Jésus est né du vivant d'Hérode²², mort à Jéricho en l'an 4 av. J.-C. La naissance serait intervenue peu de temps avant selon une précision qui nous est donnée dans le récit de la fuite en Égypte, avec un retour après la mort d'Hérode, quand Joseph et Marie reviennent *avec le petit enfant*. Un autre indice qui a fait couler beaucoup d'encre est la fameuse étoile qui guida les mages. Kléber avait calculé l'existence en l'an -6 d'une conjonction Jupiter-Saturne, mais cela ne fait pas une étoile, et si à la limite un tel événement astronomique permet de situer une époque, il ne fournit aucun renseignement sur le lieu, la date exacte et surtout la nature de l'événement. Ou alors, il faut élever la confiance dans l'astrologie au rang des dogmes. Et aussi surveiller attentivement les conjonctions Jupiter-Saturne. Mais une traditionaliste telle que Marie-Christine Ceruti-Cendrier n'hésite pas un instant devant ce plongeon astronomico-astrologique :

C'est un fait acquis. Les Juifs et les Assyriens, les Chaldéens pour être précis attendaient un roi, un Messie, un rénovateur, peu importe comme on voudra l'appeler, venant d'Israël, à la conjonction de Jupiter et de Saturne, dans la

32^e année d'Hérode, 309^e année d'Alexandre et 5506^e année d'Adam, ce qui donne l'an 2 av. J.-C., et précise que le recensement eut lieu avant.

²² Mais quelle crédibilité accorder à des précisions qui s'intègrent dans un ensemble de récits fabuleux et apologétiques faisant une large part aux prophéties, aux anges et au Saint-Esprit ?

constellation des Poissons. (...) Selon les astronomes babyloniens, en 7 avant J.-C. la conjonction devait se produire rien moins que trois fois, le 29 mai, le 1^{er} octobre et le 5 décembre²³. Il faut remarquer que cette conjonction n'a lieu que tous les 794 ans. (...) Que ces faits objectifs aient coïncidé avec la naissance de Jésus-Christ peut être interprété comme un simple hasard ou la volonté de Dieu, c'est l'affaire de chacun et une autre question.

La venue de mages à Jérusalem à cette époque n'a donc rien pour nous surprendre. Les sceptiques les plus sarcastiques s'étonneront que Dieu ait jugé utile d'attendre patiemment un tel événement astronomique pour envoyer son Fils sur Terre. Au total, notre Jésus est né avant J.-C., notre étoile est une conjonction de deux planètes et Dieu a raté son effet puisque personne n'y a prêté attention. Ces événements exceptionnels se sont produits dans l'indifférence générale puisqu'ils ont même échappé aux autres évangélistes, notamment Luc, pourtant le plus « historique ». À qui donc se fier ?

En résumé, Matthieu en fait beaucoup sur le merveilleux et peu sur l'état civil. Le dernier renseignement qui pourrait permettre de dater historiquement la naissance du Jésus matthéen est le fameux *massacre des Innocents*. Hélas, on n'en trouve aucune trace dans l'histoire bien que cette période ait été décrite de long en large par de nombreux historiens dont certains, mal disposés vis-à-vis d'Hérode, n'auraient pas passé sous silence une telle atrocité. De plus, l'histoire aurait gardé la trace d'une génération décimée puisque certains évangiles apocryphes ont parlé de trois cent cinquante enfants assassinés. Au XIII^e siècle, Michel le Syrien évoque mille quatre cent soixante-deux enfants dans quatre-vingt-quatre villages. Plus raisonnables et surtout plus réalistes, les exégètes modernes ne cachent pas leur gêne devant cet épisode scabreux : rien que d'un point de vue théologique, il est difficile d'expliquer que Dieu, dans son immense bonté ait tenu à dépêcher ses anges pour prévenir Joseph tout en s'abstenant d'avertir les parents des malheureux enfants. La naissance du Sauveur concomitante à un affreux massacre, cela ne fait pas très digne, d'autant que les deux personnes visées, Jésus et son cousin Jean futur Baptiste furent les seuls à en réchapper. Matthieu ne nous dit pas quelle fut l'étendue géographique concernée par ce massacre. Les exégètes modernes ont estimé que, pour peu que les événements se soient limités à Bethléem et ses environs immédiats, il concerna *seulement* une vingtaine de bébés. Comme il fallait également

²³ Cette conjonction s'est étalée sur près d'une année et a concerné de nombreux bébés, tant en Israël que dans tous les autres pays du monde. Pourtant, il ne semble pas que l'an -7 ait été repéré comme une date clé de l'histoire universelle. Pas plus que mai 1583, date de la dernière conjonction. Mais peut-être est-ce parce qu'elle n'avait pas eu lieu dans le signe des Poissons ?

expliquer la survie de Jean Baptiste, les écrits apocryphes décriront des circonstances tout aussi miraculeuses : la montagne s'ouvre en deux et ainsi Élisabeth peut s'enfuir. N'est-ce pas plus véridique ainsi ? Après le témoignage inexistant de Marc, nous sommes donc confrontés au récit peu crédible de Matthieu qui d'ailleurs omet de nous indiquer ses sources, hormis les inévitables prophéties dont on cherche encore la trace.

Le troisième évangile, celui de Luc fait également mention de la naissance de Jésus, même s'il s'étend davantage sur celle de Jean Baptiste, ce qui ne peut manquer de nous intriguer. Il nous présente une version qui n'est pas compatible avec celle de Matthieu, preuve au moins qu'il n'y a pas eu concertation, copie ou sources communes entre les deux rédactions que la tradition, c'est-à-dire l'Église, situe dans les années 75-85. Comme nous l'avons déjà vu, Luc n'a pas connu Jésus, mais aurait fréquenté Paul, lequel n'avait pas connu Jésus non plus. Même s'il est possible qu'il ait pu entrer en contact avec quelques apôtres, disciples ou témoins, puisqu'il nous dit dans le prologue de son évangile s'être soigneusement renseigné, il nous présente une version originale, teintée également d'allégories invérifiables et réservant une large place au merveilleux. Sur la question des dates, l'évangile de Luc nous pose un problème : il confirme la période de la naissance sous Hérode (le Grand ou l'un de ses fils, Archélaüs ou Antipas ?) quoique le verset concerne Élisabeth et Zacharie (Lc 1,5). Mais il précise plus loin :

Lc 2-1. En ce temps-là parut un édit de César Auguste, ordonnant un recensement de toute la terre. 2. Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie.

Ce qui pose problème, c'est que l'histoire profane qui ignore Jésus connaît bien en revanche César Auguste, son édit et son légat de Syrie. Publius Sulpicius Quirinius, sénateur, ancien consul et combattant d'Afrique, ne fut gouverneur de Syrie qu'en l'an 6, soit à une époque où Jésus a déjà une bonne dizaine d'années selon Matthieu. D'après Flavius Josèphe, ce recensement fut ordonné par Octave Auguste en l'an 6²⁴, à la suite de la déposition d'Archélaüs, un fils d'Hérode, héritier de la Judée :

Quirinius (...) fut établi par Auguste gouverneur de Syrie, avec ordre d'y faire le dénombrement de tous les biens des particuliers, et Coponius, qui commandait un corps de cavalerie, fut envoyé avec lui pour gouverner la Judée. Mais comme cette

²⁴ Rappel : tous les documents profanes relatifs à cette époque sont lacunaires comme l'admet Daniel-Rops (Annales de Tacite, Suétone, Josèphe, etc.) ou ont disparu (Just de Tibériade).

province venait d'être unie à la Syrie, ce fut Quirinius et non pas lui qui fit le dénombrement et qui se saisit de tout l'argent qui appartenait à Archélaüs. Les Juifs ne pouvaient souffrir d'abord ce dénombrement.

Antiquités judaïques Liv.18-1

S'ensuit alors la révolte de Judas le Galiléen, le Gaulanite ou de Gamala, et du pharisien Sadoc, initiateurs selon Josèphe de la quatrième secte juive, les zélotes. Pour les historiens, le recensement est postérieur d'une dizaine d'années à la mort d'Hérode. De son vivant, l'opération n'aurait pas été concevable, car la Judée n'était pas sous contrôle romain. Mais dix ans après sa mort, l'occasion était trop belle de profiter du retrait du fils et héritier Archélaüs pour rattacher la Judée à la Syrie romaine. Le recensement prenait alors tout son sens puisqu'il fallait effectuer un *dénombrement des biens des particuliers*. Mais cela n'évite pas les difficultés, car on voit mal pourquoi les habitants de la Galilée, restés sous l'autorité d'Hérode Antipas, auraient dû se faire recenser en Judée à des fins fiscales. Toujours est-il que Luc cite un des rares faits historiques avérés mentionnés dans un évangile, même si les références à Hérode²⁵ et Quirinius sont inconciliables. Pourquoi Luc n'est-il pas plus précis, lui qui a fait des « recherches exactes » ? Était-il difficile de dater plus précisément une naissance par rapport au règne d'Hérode ou de l'un de ses successeurs, plutôt que de se référer à un événement à caractère administratif²⁶, et romain qui plus est ?

Pour lever la difficulté que constitue la mention du recensement de Quirinius, les traditionalistes ont dû faire preuve d'imagination : en 1612, Herwart ouvrit le feu en expliquant qu'il faut comprendre que le recensement fut « antérieur à celui qui fut fait alors que Quirinius était gouverneur de Syrie ». Puis Paulus en 1842 nous invite à distinguer deux recensements, un à caractère purement statistique, celui dont nous parle Luc, diligenté en sorte par l'Insee local de l'époque, et le « vrai » qui concernait « le monde entier » et fut bien organisé en l'an 6. Quirinius qui était dans la région depuis longtemps aurait fort bien pu achever longtemps après un recensement déjà entamé plusieurs années auparavant sous Saturninus, comme l'a suggéré Tertullien... mais deux siècles après. S'appuyant sur ces pieuses spéculations, M. Firpo, cité par Mme Ceruti-Cendrier considère que la date de *l'incarnation* se situe donc

²⁵ Les Romains partagèrent ses territoires entre ses fils : à Archélaüs revint la moitié de la Judée, l'autre moitié étant partagée entre Antipas (Galilée) et Philippe. Jésus est-il né sous le roi Hérode le Grand ou sous l'un de ses fils, et en Judée/Syrie romaine ?

²⁶ Il a été suggéré que cet épisode aurait été écrit tardivement et que son auteur aurait pu reprendre l'information de la lecture de Flavius Josèphe.

autour de l'an 7 av. J.-C. Le terme d'*incarnation* est la signature d'une notion très personnelle de la méthode historique. Hélas, la date proposée est également incompatible avec un troisième renseignement donné par Luc à propos de l'âge de Jésus :

Jésus avait environ trente ans lorsqu'il commença son ministère, étant, comme on le croyait, fils de Joseph, fils d'Héli. *Lc 3,23*

Cet âge est compatible avec une naissance en -4 et une mort en 30, à environ 33 ans, après une année de ministère (selon les synoptiques), ou alors en 33 après 3 ans (selon Jean), mais avec un Jésus un peu plus vieux.

L'évangile de Jean ne nous apporte aucun renseignement nouveau, ce qui est dommage puisqu'il est censé avoir été écrit le dernier, une trentaine d'années après celui de Marc, une dizaine ou une quinzaine d'années après ceux de Matthieu et Luc. Jean, comme Matthieu, est censé être un apôtre qui a connu Jésus ; on ne peut que s'étonner qu'il n'ait pas relaté des faits importants connus de Matthieu. Informé de l'existence de trois évangiles, dont deux contradictoires et un lacunaire, il aurait pu mettre un point d'honneur à trancher la question. D'autant qu'il est réputé avoir été proche de Marie, puisque selon la tradition d'interprétation de son propre évangile, Jésus sur la croix lui confia sa mère et qu'elle le suivit jusqu'à terminer son existence terrestre à Éphèse. Le silence de Jean sur ce sujet fondamental n'en est que plus inexplicable. Il va sans dire que Marc et Jean étant muets sur la naissance de Jésus, ils le sont également sur la conception virginale, Marie n'étant jamais citée comme « vierge » dans leurs évangiles respectifs. En résumé, si nous n'avions pour sources que les évangiles de Marc et de Jean, nous ne saurions pas que Jésus est né à Bethléem d'une vierge et du Saint-Esprit, pas plus que le « Notre Père ».

De quels renseignements disposons-nous en dehors des évangiles ? Les écrits de Paul ne connaissent pas le Jésus prêchant, mais un Christ ressuscité. Paul ne sait visiblement rien des circonstances de la naissance de Jésus ni d'ailleurs rien de sa vie et de son œuvre. Il a été un homme *né d'une femme et sujet de la loi* (Ga 4,4), *issu de la lignée de David selon la chair* (Ro 1,3), et remarquable par *sa douceur et sa bienveillance* (2Co 10,1). Mais Paul ne semble pas beaucoup s'intéresser à la vie terrestre de Jésus vivant. Un évangile selon Paul atteindrait difficilement les dix lignes. Car Paul est surtout « témoin » de la résurrection du Christ. Comme on l'a vu précédemment, le personnage de Jésus est largement inconnu de Clément de Rome et des Pères apostoliques. Pour les hérétiques du second siècle (Cerdon, Marcion, Cérinthe, Valentin), Jésus n'est pas un personnage historique, mais un « angelos christos », sorte d'éon céleste

qui n'est même pas né, mais a été envoyé tout adulte sous les apparences d'un homme. Cette interprétation provient du milieu chrétien lui-même et non de ses adversaires, et n'est postérieure que d'une centaine d'années aux événements et donc antérieure à tout évangile disponible. Les auteurs de telles opinions seront successivement condamnés pour hérésie et la question ne sera définitivement tranchée qu'à l'occasion des conciles du Ve siècle.

Partant de l'absence de sources profanes, du silence de deux évangiles et des informations contradictoires des deux autres, on peut se demander comment notre bon moine du VI^e siècle s'y est pris pour élaborer son savant calcul. S'il a résolu d'entreprendre la tâche, c'est qu'il devait disposer de chronologies. L'année de la mort d'Hérode devait être connue. Dans ce cas, on s'étonnera qu'il ait fait naître Jésus au moins quatre ans trop tard. La lecture de Flavius Josèphe ou d'autres historiens des premiers siècles permet-elle de situer exactement le recensement de Quirinius ? Jésus serait alors né trop tôt. Denys est-il parti de la date de la mort de Jésus pour en déduire l'année de naissance après avoir retranché son âge présumé ? Encore de nos jours, nous hésitons sur cette date, même si l'hypothèse du 7 avril 30 a la faveur des spécialistes. Mais si l'on déduit les trente-trois ans traditionnels, nous sommes à nouveau à côté. Il est possible que Denys ait pris en considération la date du 3 avril 33 et l'âge de trente-trois ans. Le résultat n'est alors compatible ni avec la mort d'Hérode, ni avec le recensement de Quirinius, ni avec la date de la mort de Jésus la plus probable, ni avec son âge au commencement de son ministère. Autre possibilité de calcul : Denys se serait fondé sur les indications de l'évangile de Luc selon lesquelles Jean Baptiste avait commencé à prêcher en « *l'an 15 du principat de Tibère César*²⁷, *Ponce Pilate étant gouverneur de Judée* ». Jésus avait commencé sa prédication un an plus tard, âgé d'environ trente ans. Or le règne de Tibère a débuté en l'an 767 du calendrier romain, lequel commençait à la date supposée de la fondation de Rome (753 avant Jésus-Christ). Denys le Petit aurait alors simplement additionné $767 + 15 + 1 = 783$. Ainsi, la prédication de Jésus aurait commencé en 782. S'il avait 30 ans, il était donc né en 752/3. C'est simple. Seulement, voilà : Hérode est mort en 750 et Matthieu comme Luc affirment que Jésus est né au temps d'Hérode. Quelques historiens ont fait remarquer que Tibère avait partagé le pouvoir avec son prédécesseur, Auguste, trois ans avant de régner seul. L'an 15 du principat de Tibère serait alors 779 selon le calendrier romain et Jésus serait né en 749, donc en -4. Que l'on adopte cette hypothèse ou

²⁷ Tibère succède à Auguste le 19 août de l'an 14. Si Jésus commence sa propre prédication un an après Jean Baptiste, il lui est difficile de mourir dès le mois d'avril 30.

celle, très majoritaire, selon laquelle Jésus est né en -5 ou -6²⁸, l'an 2000 ne fut pas le 2000^e anniversaire de la naissance de Jésus.

Le lieu

Après les difficultés que nous venons d'examiner concernant la détermination de la date de naissance, nous retrouvons des contradictions non sur le lieu lui-même, mais sur les raisons et les circonstances, car Jésus de Nazareth, le Galiléen, serait né à Bethléem de Judée. Selon Luc :

Or Joseph lui aussi, monta de Galilée (...) en Judée, à la ville de David qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David.

Lc, 2,4

... et selon Matthieu :

Jésus étant né à Bethléem en Judée, au temps du roi Hérode, voici que des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem²⁹

Mt, 2,1

Il est surprenant que la précision à propos de la ville de David nous vienne de Luc plutôt que de Matthieu ! Chez Matthieu, l'explication est donnée par les prêtres à Hérode, après l'intervention des mages :

Ils lui dirent : à Bethléem en Judée ; car voici ce qui a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es certes pas la moindre entre les principales villes de Juda, car de toi sortira un chef qui paîtra Israël, mon peuple. Mt 2,5-6

Le massacre des Innocents est également prédit :

Alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par Jérémie, le prophète : On a entendu des cris à Rama, des pleurs et de grandes lamentations. Rachel pleure ses enfants, et n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. Mt 2,17-18

... ainsi que la fuite obligatoire en Égypte, puisqu'il fallait qu'il en soit rappelé :

Il y resta jusqu'à la mort d'Hérode afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète : j'ai appelé mon fils hors d'Égypte. Mt 2,15

²⁸ Dans son *Jésus de Nazareth*, Benoit XVI penche pour l'an -7.

²⁹ Ces mages astrologues étaient bien téméraires, car il était formellement interdit d'exercer cette profession. Et l'on s'explique mal pourquoi des étrangers seraient venus adorer le roi des Juifs.

Par prudence, Joseph va alors s'établir en Galilée, loin de Jérusalem, mais surtout pour satisfaire une quatrième prophétie

... et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par les prophètes : il sera appelé Nazôréen³⁰. Mt 2,23

Il n'entre pas dans mon propos de critiquer lesdites prophéties, notamment la dernière dont les passionnés et autres érudits cherchent encore les traces³¹. Notons seulement que le récit de Matthieu est construit comme un midrash et qu'il ne laisse aucune place aux circonstances historiques. Il situe l'installation à Nazareth après le retour d'Égypte. Dans la version qu'il donne des événements, il est implicite que Joseph, Judéen descendant de David, est lui-même originaire de Bethléem, que sa femme habite normalement avec lui et que son enfant, tout aussi judéen que lui, est né vraisemblablement à la maison.

Le verset clé Mt 2,23 nous conduit sur une piste bien différente de la simple question du terme qui désigne Jésus, que j'ai abordée quand il était question de son nom. Ce verset de Matthieu est en effet le seul qui mette en regard les deux termes, Nazareth et nazôréen³², en nous proposant l'explication du premier par le second. Mais outre qu'elle repose sur une citation inconnue, que dire de *Jésus de Nazareth* si l'on s'avère que partout où on lit aujourd'hui cette expression, les témoins anciens disent *Jésus le nazôréen* ? Le codex de Bèze porteur du texte occidental, de même que les premiers témoins du texte alexandrin, le Vaticanus, l'Alexandrinus et le Sinaïticus, ainsi que le papyrus Bodmer II p.66 confirment dans l'épisode du titulus de Jean le terme de *nazôraïos* qui fait que *Jésus le nazôréen* n'a donc rien de *Nazareth*³³.

³⁰ C'est le terme employé dans les onciaux les plus anciens. D'autres significations ont été avancées : nazaréen, par référence à la secte nazaréenne qui serait les mandéens de l'entourage de Jean Baptiste, naziréen par référence au « nazir » consacré à Dieu. Originaire de Nazareth se dirait nazarenos voire nazarethenos et ne correspond pas avec ces appellations.

³¹ Même Daniel-Rops (*Jésus en son temps*) admet que la prédiction est introuvable dans l'Ancien Testament, qu'on ignore qui sont les prophètes en question, et qu'aucun texte antérieur aux évangiles ne signale une localité du nom de Nazareth.

³² Si tous les témoins disent *il sera appelé nazôréen*, ni Boismard-Lamouille dans leur synopsis, ni Sylvie Chabert d'Hyères dans *L'évangile de Luc selon le Codex Bezae* ne le signalent, et s'en tiennent au classique *nazaréen*. La traduction du monde nouveau (témoins de Jéhovah) fait de même en précisant que le terme vient du mot hébreu qui veut dire « pousse » ou « rejeton ». Mais les onciaux disent obstinément *nazôréen*, sans variante textuelle connue, ce qui suggère que l'ajout matthéen correspond sans doute à une tradition unique.

³³ Pour pousser la critique encore plus loin, on constatera que les différents termes liés à Nazareth, qu'il s'agisse de désigner un toponyme ou de qualifier Jésus (31 au total dans le Nouveau

Dans son récit, très différent de la version de Matthieu, Luc nous apprend qu'avant cette naissance, Joseph et Marie habitaient déjà Nazareth :

Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth³⁴... Lc 1,26

... pour annoncer à Marie sa prochaine maternité, encore plus miraculeuse que celle dont a bénéficié Élisabeth. Les mois passent et malgré l'état avancé de la grossesse de Marie, le couple se rend à Bethléem se faire recenser :

Tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph aussi monta de la Galilée, de la ville de Nazareth, pour se rendre en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David.

Lc 2,3-4

Selon Luc, Jésus est donc né à Bethléem³⁵ à l'occasion d'un déplacement de circonstance. Mais il confirme les origines judéennes de Joseph et donc de Jésus qui ne serait alors Galiléen que de résidence dans sa jeunesse. Sans reprendre les débats sur l'absurdité d'un recensement à des fins fiscales dans la ville d'origine et qui aurait bouleversé toutes les régions concernées, bornons-nous à constater que la version de Luc diffère totalement de celle de Matthieu et que ce ne sont pas Marc et Jean qui vont les départager. Luc précise qu'à cette occasion :

Elle enfanta son fils premier-né. Elle l'emballota, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Lc 2,7

Dans le récit de Luc, assez bref, les circonstances ont bien changé depuis celui de Matthieu : il n'est plus question de mages précédant les sbires d'Hérode, mais de bergers avertis par les anges. Pas de fuite précipitée pour l'Égypte afin d'échapper à un risque de massacre. Au contraire, Joseph prend tout son temps : l'enfant est circoncis au huitième jour, et après la période des purifications

Testament) ne figurent dans aucune des sources de base : aucune occurrence dans le proto-Marc ni dans la source Q. La plupart des occurrences sont isolées, et quand la péricope est commune à plusieurs évangiles, l'attestation n'est présente que dans un seul. La conclusion est simple : les évangiles ne connaissent pas l'expression « Jésus de Nazareth » et les versets concernant Nazareth ou qualifiant Jésus résultent la plupart du temps de révisions et d'harmonisations ultérieures, en particulier quand elles sont « en alpha » pour la quatrième lettre.

³⁴ Le codex de Bèze dit *une ville galiléenne* sans autre précision, le Sinaïticus dit : *une ville judéenne* + surcharge *galiléenne*— *appelée Nazareth*, le Vaticanus dit : *nazaret* et l'Alexandrinus : *nazar* (a ?) la finale n'est pas claire. Il faut bien admettre que l'information n'est pas très solide.

³⁵ Il sera question de Bethléem plus en détail au chapitre 15.

obligatoires³⁶, ses parents le portent à Jérusalem pour qu'il soit présenté au temple. Il y aurait pourtant danger puisque Jésus est reconnu par Siméon, puis par Anne, fille de Paniel, mais c'est le plus tranquillement du monde que...

Lorsqu'ils eurent accompli tout ce qu'ordonnait la loi du Seigneur, Joseph et Marie retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. Lc 2,39

... en oubliant de fuir en Égypte et donc d'en revenir afin de satisfaire aux prophéties chères à Matthieu. Il n'est pas besoin de creuser beaucoup pour s'apercevoir que le récit de Luc est incompatible avec celui de Matthieu et pour comprendre les raisons qui ont conduit l'Église à éviter autant que possible que ces textes à l'historicité impossible soient lus directement par le vulgaire. Si Luc accorde moins de place aux prophéties, il consacre une belle part au merveilleux et aux anges, sans doute pour nous convaincre davantage. Il insiste beaucoup sur Élisabeth et Zacharie, faisant de Jésus le cousin de Jean Baptiste, ce qui nous laisse comprendre qu'une tradition baptiste a perduré et que les légendes propres à ce milieu sont parvenues aux oreilles de Luc. Peut-être même des écrits johannites.

En appliquant la méthode de la critique historique, des chercheurs modernes tels que John P. Meier ont conclu, mais avec force précautions de langage, que Jésus était probablement né à Nazareth. Meier est un prêtre catholique jésuite. Il appuie sa conclusion en pesant les nombreux éléments qui font de Jésus un Galiléen³⁷ originaire de Nazareth et les contes sans doute tardifs et teintés de merveilleux qui le font naître à Bethléem. Encore un effort pour intégrer la petite manipulation mise en place par le verset de Mt 2,23 *il sera appelé nazôrien* et John P. Meier pourra utilement compléter ses certitudes historiques.

Sur les circonstances de la crèche, ce sont les apocryphes qui vont nous apporter des précisions en citant notamment la compagnie d'un bœuf et d'un âne, comme ce fut pour le cas pour les naissances de Mithra et de Horus. C'est

³⁶ Purifiée de quoi, vu qu'elle est de conception immaculée et en l'occurrence vierge, et circoncision pour quoi faire, puisqu'il n'y a pas nécessité de manifester une quelconque alliance avec Dieu quand on est Dieu soi-même. Toutefois, le saint Prépuce a été conservé et fait partie des reliques disponibles, et même en plusieurs exemplaires.

³⁷ La référence à un Jésus Galiléen ou de Nazareth est absente du proto-Marc, de la source Q, des évangiles de Thomas, de Philippe et de Pierre, ainsi que du Protévangile de Jacques, texte pourtant consacré à l'enfance de Jésus. De plus, aucune source profane ne mentionne que Jésus est originaire de Galilée.

par ces textes que l'Église a condamnés, sans négliger toutefois de leur emprunter leur décorum, que nous connaissons les noms des rois mages.

Comment expliquer les étranges contradictions entre Matthieu et Luc ? Matthieu ne donne aucune indication sur les raisons de la présence de Joseph et de Marie à Bethléem, si ce n'est pour satisfaire une prophétie. Luc ne retient pas cette dernière explication (la connaît-il seulement ?) et propose celle du recensement (que Matthieu ignore), se plaçant dans une contradiction entre le temps d'Hérode et celui de Quirinius³⁸. Sans doute Luc a-t-il une arrière-pensée : rappeler lui aussi que Joseph est de la race de David dont Bethléem est la ville alors qu'il sait que de notoriété publique, Jésus est de Nazareth et Galiléen. Mais cette préoccupation n'est-elle pas étonnante de la part de Luc qui est grec, alors qu'on l'attendrait de la part de Matthieu qui est juif et plutôt nationaliste ? C'est bien l'évangile de Matthieu qui est le plus acharné à faire coïncider la vie de Jésus avec les annonces des prophètes et à placer le Nouveau Testament dans la continuité de l'ancien. Peut-on envisager que le compagnon de Paul veut reprendre une tradition selon laquelle Jésus était de *la postérité de David selon la chair* (Ro 1,3, et aussi 2Ti 2,8 quoique cette épître pastorale soit très contestée) ? Mais alors, Paul ignore-t-il que Joseph n'est pour rien dans la conception de Jésus ? Luc n'est-il pas entré dans une étrange contradiction en reprenant l'argument de Paul sur la postérité de David alors qu'il retient la version de la naissance virgine ? Luc sait que Jésus *doit* être né à Bethléem, mais pas Matthieu, ni Marc. Et pourtant, cette information semble connue de Jean, qui ne relate pas les épisodes de la naissance, mais nous apporte toutefois une précision supplémentaire :

L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la postérité de David et du village de Bethléem où était David que le Christ doit venir ? (Jn 7,42)

et qu'« il ne surgit pas de prophète en Galilée » (Jn 7,52).

Le premier verset cité est bien étrange puisque Jean n'en profite pas pour nous informer que précisément, Jésus que tout le monde dit Galiléen est né à

³⁸ Un auteur chrétien, Pierre Nautin, nous livre une interprétation originale : il estime que l'auteur de l'évangile de Luc a repris l'information concernant le recensement de Quirinius de la lecture de Flavius Josèphe, ce qui repousse au II^e siècle la date de la rédaction dudit évangile ou du moins de l'ajout du récit de l'enfance lucanien.

Bethléem. Faut-il comprendre que l'auteur de Jean ignore le fait ? Ou que les récits de l'enfance de Matthieu et de Luc ne sont pas encore écrits ? Ou même que c'est précisément en ayant lu cet argument dans l'évangile de Jean que les correcteurs de Matthieu et de Luc auraient eu l'idée d'introduire tardivement un complément explicatif ? Mais on pourrait aussi douter de l'authenticité du premier verset cité puisque Jean n'en profite pas pour évoquer la naissance de Jésus et qu'il s'agit du seul verset où figure le mot « David ». Ou alors, Jean prend-il à dessein ses distances vu que dans son prologue, il évoquait l'incarnation d'un dieu, ce qui rend superflu de fournir des détails à propos de la naissance d'un enfant ? Décidément, le processus d'élaboration des évangiles semble relever d'une alchimie bien subtile. La seule explication rationnelle à toutes ces contradictions tient à un empilement de strates rédactionnelles dans un contexte de déformation progressive du dogme.

Mais à propos de la postérité de David, Irénée nous propose une interprétation bien différente. Sans doute doit-on lui accorder un certain crédit puisqu'il écrit dans les années 180-190, c'est-à-dire à une époque où les querelles sur la christologie n'ont pas encore atteint leur apogée. Irénée voit la postérité de David à travers la généalogie de Marie, que malheureusement il se garde bien de nous révéler, et qui fait d'elle une Judéenne. On appréciera au moins une certaine cohérence dans l'attitude d'Irénée qui insiste sur la virginité et se doute bien qu'en conséquence, l'ascendance de Joseph n'apportera rien d'intéressant sur le sujet. Citons-le :

Il n'y a donc qu'un seul et même Dieu, qui a été prêché par les prophètes et est annoncé par l'Évangile, ainsi que son Fils, qui est l'Emmanuel, « fruit du sein » de David, c'est-à-dire de la Vierge, issue de David. Adversus haereses, III, 9, 2

Si l'on examine la question de Nazareth sur un plan géographique plutôt qu'historique, qu'elle soit une localité d'origine selon Luc ou d'adoption selon Matthieu, il faut rappeler que cette « ville » ne figure dans aucun texte ancien profane, qu'elle n'est pas citée dans l'Ancien Testament ni dans les écrits intertestamentaires ou les manuscrits de la mer Morte, pas plus que dans le Talmud. Elle est également inconnue de Flavius Josèphe qui décrit pourtant la Galilée de long en large, ainsi que des géographes tels que Pline l'Ancien qui visita la région. Selon Eusèbe de Césarée, c'est Jules l'Africain qui en fit état pour la première fois en 240. Il en est de même de Capernaüm, lieu de résidence³⁹ de Jésus. Ce nom n'est utilisé par Flavius Josèphe que pour désigner

³⁹ Des auteurs modernes estiment que de nombreux arguments militent pour faire de Capharnaüm le

une rivière. Des auteurs critiques ont fait remarquer que Marcion fit apparaître Jésus précisément à Capernaüm et que ce mot désignait dans son esprit non une localité, mais les enfers : le Christ céleste fut projeté dans le monde mauvais de la matière. On en fit ultérieurement une localité.

D'une manière générale, les évangélistes ne semblent pas très documentés sur la géographie de la région. Les principales localités de Galilée ont été oubliées, Tibériade et surtout Sepphoris, pourtant située à seulement sept kilomètres au nord de Nazareth, ou Kédesh, seule ville de Galilée évoquée dans l'Ancien Testament (Jos 20,7 et 1Ch 6,76). Le tranquille lac de Génésareth devient la *mer de Galilée* dans laquelle s'élèvent de *grands tourbillons*, Marc et Matthieu font paître en Israël des troupeaux de deux mille pourceaux, animal interdit⁴⁰, et font du sénevé, une petite plante du type moutardier, un arbre dans lequel peuvent s'abriter les oiseaux. Quant à Jean, il ignore assez largement la Galilée et selon son évangile, le ministère de Jésus se déroule essentiellement en Judée et à Jérusalem qu'il semble en revanche bien connaître. Pourtant, dans l'évangile de Jean, le ministère de Jésus est plus long (trois ans) que dans les évangiles synoptiques (un peu plus d'un an), ce qui laisse davantage de temps pour passer d'une contrée à une autre.

Ainsi la difficulté de rapprocher les évangiles a été perçue dès les premiers temps, preuve au moins que Matthieu et Luc ne se sont pas concertés et que le Saint-Esprit peut inspirer des versions divergentes à deux évangélistes, tout en omettant d'informer les deux autres. Les tentatives pour fusionner les textes s'étant avérées infructueuses, l'Église en est venue à officialiser *un* Évangile *selon* quatre rédacteurs plutôt que quatre évangiles. Mais quand on considère l'ensemble du dossier « naissance », on prend peu de risques à conclure qu'il ne comporte aucun élément historique crédible et que tout y est mystère, symbole, mythe, merveille, magie ou allégorie. On ne peut d'ailleurs que s'interroger sur les raisons qui ont conduit Jésus à taire sa naissance miraculeuse : s'il disposait d'un argument de poids face à tous ceux qui lui demandaient des signes, ou à l'intention de ses détracteurs, c'était bien celui d'être né fils de Dieu, annoncé par des anges et des prophéties, et enfanté d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit dans la ville de David. Mais jamais les évangiles ne mettent de tels propos dans sa bouche. Quant à sa famille qui semble douter de lui, y compris ses

vrai lieu d'origine de Jésus et de sa famille.

⁴⁰ Pour contourner cette difficulté, les spécialistes qui ne sont pas à court d'imagination ont avancé l'idée que c'était un troupeau destiné à l'armée romaine et nous proposent ainsi un argument matériel pour justifier l'historicité d'une histoire de démons.

proches, ils ne semblent pas informés ou alors ont tout oublié des circonstances miraculeuses qui ont entouré la naissance du petit, ou y attachent peu d'importance. Dans des termes à peine voilés, nombre d'exégètes admettent que ces circonstances posent davantage de difficultés qu'elles n'en résolvent et penchent désormais clairement pour la tradition plutôt que pour l'histoire. Si l'homme Jésus a jamais existé, il faut nécessairement qu'il soit né un jour et quelque part, mais ne comptons pas trop sur les évangiles pour nous fournir des informations précises, fiables et vérifiables.

Et s'il n'était pas né ? Il ne faut pas oublier que la thèse d'un Christ descendu tout droit du ciel, incarné dans un Jésus déjà adulte a longtemps eu ses partisans. C'est le propos de l'évangélion de Marcion, daté avec certitude de 135 au plus tard, qui présente de forts points de contact avec Marc, mais qui ne contient qu'une partie du matériau propre à Luc. Comme on imagine mal que Marcion se soit donné la peine de censurer une grande partie de ces éléments lucaniens, il est permis de penser que l'écrit de Marcion ait pu s'intercaler entre un Marc précoce et un Luc tardif. Vu que Marc n'évoquait pas la naissance de Jésus, faisant débiter son évangile par l'épisode du baptême, on ne peut écarter l'hypothèse selon laquelle, pour Marc non plus, Jésus ne serait pas né.

Ce serait alors à la suite de cette extension marcionite de Marc, jugée abusive, que deux autres évangiles auraient été réécrits avec des matériaux antérieurs (proto-Marc, Ébionites, Hébreux, source Q) en ajoutant des épisodes concernant la naissance, nécessairement miraculeuse, mais chacun selon ses préoccupations. « Matthieu » aurait fait valoir son souci de relier la nouvelle religion aux prophéties de l'Ancien Testament, « Luc » aurait récupéré des traditions baptistes et des textes johannites pour les adapter à « son » Jésus.

Il y aurait ainsi continuité entre un Marc qui ne connaissait pas la naissance de Jésus, Marcion qui faisait descendre le Christ directement adulte du Ciel, et les conceptions des docètes pour qui le Christ n'avait été l'homme Jésus qu'en apparence. Une continuité confirmée par le caractère tardif⁴¹ des récits de l'enfance qui auraient ainsi constitué des ajouts aux évangiles de Matthieu et de Luc, et aurait donné le coup d'envoi d'une longue série d'écrits apocryphes sur ce thème bien fécond.

⁴¹ Boismard admet que les deux textes qui évoquent la conception virginale sont de rédaction tardive.
M.-É. Boismard — À l'aube du christianisme — éd. Cerf.

Cette hypothèse à laquelle se rallient bon nombre de critiques débouche sur une conclusion limpide : le Jésus des évangiles n'est pas né et n'a pas existé. Il n'en est que le héros, le résultat d'une construction théologique. Même les contestations issues du milieu chrétien, qui insisteront sur la nature divine plutôt qu'humaine de Jésus, et ce jusqu'au VI^e siècle, plaident en faveur de cette logique. Si Jésus est une divinité sans nature humaine, il n'a pas d'existence historique selon nos conceptions. Ne nous étonnons donc pas de ne trouver nulle trace de ses pieuses aventures, ainsi que tant d'incohérence chez ceux qui ont cherché à lui reconstituer longtemps après une apparente existence terrestre, chacun selon ses intentions.

Le dernier clou est enfoncé par l'évangile de Jean lui-même. Si ! Jean s'est bien prononcé sur la question de la naissance de Jésus en disant dans son prologue : « *le Verbe s'est fait chair et il a vécu parmi nous* ». Autrement dit : le Jésus dont je vais vous parler est l'incarnation pendant une trentaine d'années du Verbe qui existait « *au commencement* ». Ce Verbe qui est Dieu est aussi le Fils dont les contours ont été patiemment dessinés par les conciles et qui est actuellement assis à la droite du Père en attendant de revenir *juger les vivants et les morts* ainsi que le dit le Credo. Mais Jean connaît aussi sa mère et parle d'elle, même s'il omet de dire son nom et de préciser qu'elle est vierge. Comprenons que pour Jean, Dieu s'est incarné dans le cadre d'une naissance dont le détail ne l'intéresse pas. Qu'importe après tout que « l'incarné » soit le fils de Joseph ou du Saint-Esprit, qu'importe qu'il soit né à Bethléem, à Nazareth ou à Capharnaüm, sous le règne d'Hérode ou à l'époque du recensement, Jean vole bien plus haut. Et en conséquence, au concile d'Éphèse, en 431, c'est très légitimement que Marie deviendra officiellement « mère de Dieu » et pas seulement « mère du Christ⁴² ».

C'est la raison pour laquelle l'Église s'en tient à ses conceptions et refuse obstinément d'envisager un Jésus historique en regard d'un Christ de la foi.

⁴² Et encore moins mère de Jésus de Nazareth ou de Ieschoua ben Iosef.

Sa mort⁴³ : la date

Autant il est concevable que la naissance de Jésus ait pu être discrète⁴⁴, autant sa mort, par son aspect spectaculaire, aurait dû être bruyamment attestée. Malheureusement, l'histoire l'ignore totalement. Une fois de plus, il faut recourir aux textes de l'Église pour nous en informer. Les quatre évangiles sont au moins unanimes pour faire mourir Jésus un vendredi. En revanche, ils divergent sur le jour : 14 ou 15 nisan ? Un site chrétien se moque de cet écart insignifiant d'un jour, mais si les uns disent pour le même mois vendredi 15 et l'autre vendredi 14, c'est qu'il y a divergence sur l'année, ce qui est alors problématique. Les synoptiques situent l'exécution de Jésus au premier jour de la Pâque, soit le 15 nisan, et Jean le 14, au matin du jour où les juifs sacrifient l'agneau pascal qu'ils vont manger le soir. En conséquence, selon Jean, le repas pris la veille avec les disciples, soit un 13 nisan, n'était pas un repas pascal, ce qui a de l'importance théologiquement parlant.

Pour juger de ces questions, l'apport récent des chercheurs juifs est fort intéressant. Pour Géza Vermes, par exemple, le scénario du repas pascal présenté par les synoptiques est indéfendable du point de vue historique, car la plupart des événements qui sont décrits par la suite relèvent d'interdits majeurs de la religion juive. Il lui semble même peu probable que l'auteur des épisodes du jugement et de la Passion de Jésus ait bien connu cette religion et ses pratiques. Il est difficile en effet d'imaginer qu'une réunion du Sanhédrin, ainsi que toutes les démarches juives précédant la crucifixion puissent avoir eu lieu de nuit et un tel jour de fête. Selon Marc (15,21) et Luc (23,26), on requit l'aide de Simon de Cyrène « qui revenait des champs » pour aider Jésus à porter la croix. Il est invraisemblable que quiconque ait pu travailler aux champs en ce premier jour de la Pâque, et même douteux que beaucoup de juifs, occupés à la maison, aient pu suivre la crucifixion. Il est très improbable qu'une exécution ait pu être organisée à la hâte un tel jour, d'autant qu'il n'y en eut pas une, mais trois, réalisées dans l'urgence alors que chacun pouvait fort bien attendre une semaine dans sa geôle la fin des fêtes pascales, pour subir ensuite une exécution normale. Car il faut rappeler que la crucifixion est un supplice dont la durée est un élément essentiel. Il faudrait alors imaginer une provocation délibérée de la part de Pilate, dont ni l'histoire ni les évangiles n'ont laissé de traces. Alors faut-

⁴³ Des éléments plus détaillés relatifs à la crucifixion font l'objet d'un chapitre ultérieur.

⁴⁴ Tellement discrète qu'elle a échappé à deux évangélistes et que les deux autres ont fait des récits contradictoires et inconciliables.

il croire l'évangile de Jean qui nous livre la version la plus tardive ? Il semble bien que, du point de vue de la chronologie des événements, il présente la version la plus crédible, d'autant qu'il est appuyé par le scénario talmudique. Selon la version du Talmud que nous avons examinée au chapitre I, Jésus fut condamné à la lapidation puis pendu, pratique qui correspond aux coutumes juives de l'époque. Selon la version talmudique, l'exécution de Jésus est imputable aux Juifs, tout comme dans l'évangile de Jean et dans celui de Pierre, un apocryphe dont nous reparlerons dans le chapitre consacré à la crucifixion. Elle se situe à la veille de la Pâque, en accord avec Jean. De nos jours, les témoins de Jéhovah insistent sur le fait que Jésus a été attaché (suspendu) à un poteau (*stauros*) et pas cloué à une croix⁴⁵.

Toutes ces incertitudes sur les dates nous font hésiter sur l'année, même si la date du 7 avril 30 (selon les synoptiques) a la préférence des spécialistes. Mais l'Église a longtemps admis le 3 avril 33 (selon Jean) et on cite également le 18 mars 29 et le 27 avril 31. On peut donc s'étonner qu'un événement aussi retentissant, qui fut selon l'auteur accompagné de divers miracles, d'une obscurité anormale ou d'un tremblement de terre, soit passé assez inaperçu pour qu'aucun historien n'en ait fait état et que nous ne disposions d'aucune source profane nous permettant d'identifier la date de ce jour fameux.

Qu'en est-il de la date moderne de Pâques ? Si l'on situe traditionnellement la mort de Jésus à la période de la Pâque juive, on la fête chez les chrétiens par référence à un autre calcul. Dans les deux cas, la date est mobile. Comparons Noël et Pâques : alors que Jésus est né discrètement, on attribue à cet événement une date fixe. Et bien qu'il soit mort de manière spectaculaire et que logiquement la date de l'événement doit être mieux connue, le jour de sa commémoration varie chaque année. Qui plus est, la version chrétienne de Pâques est calculée selon une référence calendaire additionnée à une double référence astronomique : le premier dimanche qui suit la première pleine lune de

⁴⁵ Leur argument principal est l'utilisation des mots *stauros* (σταυρός) qui désigne un poteau ou un pieu vertical, et *xulon* (bois) employé comme synonyme du précédent dans l'expression *suspendu au bois* (κρεμάσαντες ἐπὶ ξύλου) que l'on retrouve en Ac 5,30 dans la version du Codex de Bèze. Le mot qui a donné « crucifié » est un verbe dérivé de *stauros* (*stauroō*) utilisé 46 fois que nous pourrions traduire par le barbarisme « poteau-isé ». Ils en concluent qu'aucun passage biblique ne conduit à estimer que l'instrument employé consistait en une croix formée de deux pièces de bois perpendiculaires. Mais cet argument a peu de valeur : les évangiles nous disent que les trois crucifiés parlaient ; nous ne sommes donc pas dans le cadre de la suspension d'un cadavre. De plus, l'évangile de Pierre évoque les clous retirés, et dans celui de Jean, Jésus montre à un Thomas sceptique la trace desdits clous.

printemps. Pour connaître la date du dimanche pascal, il faut attendre le printemps, puis la pleine lune qui le suit, puis le premier dimanche qui vient⁴⁶. Cette méthode n'est pas cohérente : ou bien la date de la mort de Jésus est connue et il faut choisir une date fixe, par exemple le 3 ou le 7 avril, quel que soit le jour de la semaine, ou bien cette date doit coïncider avec la Pâque juive et il faut alors maintenir cette référence. Or étonnamment, la déconnexion des deux Pâques est l'une des premières décisions prises par le concile de Nicée en 325 qui décida que Pâques serait « *le dimanche qui suit le 14^e jour de la Lune qui atteint cet âge le 21 mars ou immédiatement après* », avec en tête la date du printemps, mais, dans la lettre, en citant la date fixe du 21 mars. Ce mode de calcul a été dicté par une autre contrainte : les chrétiens ont absolument voulu fêter la résurrection un dimanche et rappeler que la crucifixion a eu lieu un vendredi. Cette contrainte excluait donc la date fixe ainsi que la Pâque juive qui peuvent intervenir n'importe quel jour de la semaine selon l'année. Les pères de Nicée avaient également le souci d'éviter d'autres modes ce calcul venant de milieux hérétiques, d'où cette méthode construite de manière très symbolique qui conduit cet « anniversaire » à se produire selon les années entre le 22 mars et le 25 avril, entraînant automatiquement le décalage des fêtes suivantes, l'Ascension et la Pentecôte. Il y a de quoi fortement douter qu'on ait jamais eu connaissance de la véritable date de la mort de Jésus, de même qu'il y a toutes raisons de douter de celle de Noël, calquée sur la fête païenne du solstice d'hiver, tout comme la saint Jean l'est sur celle du solstice d'été. Ce n'est donc pas le savant échafaudage des dates qui va nous être d'un grand secours pour appuyer le dossier de l'historicité de la vie de Jésus. Autre coïncidence, la chronologie fait mourir Jésus juste avant le début du sabbat pour le faire ressusciter le dimanche matin, c'est-à-dire qu'elle occulte entièrement le jour sacré de repos des juifs. N'est-ce qu'une coïncidence, un innocent hasard ou faut-il voir une intention théologique dans la mise entre parenthèses de ce jour ?

⁴⁶ C'est le principe, qui suggère à tort un calcul astronomique rigoureux. En pratique, le *comput ecclésiastique* est effroyablement compliqué. Il fait référence à une Lune moyenne fictive (Lune ecclésiastique) et utilise la notion de lettre dominicale et le nombre d'or ; on distingue aussi un calcul julien et un calcul grégorien. Source : imcce.fr (Institut de Mécanique Céleste et de Calcul des Éphémérides) qui appelle à la prudence concernant les dates anciennes.

L'âge de Jésus à sa mort

La mort de Jésus n'eut donc pas beaucoup plus de retentissement historique que sa vie, vu le peu d'écho auprès des historiens de l'époque, qui n'en ont fait aucun cas, à moins d'un complot systématique et parfaitement efficace dont nous n'avons pas trace non plus. L'âge à sa mort nous apporte-t-il des renseignements ? On cite traditionnellement l'âge de trente-trois ans, mais nous nous doutons bien de l'aspect symbolique que pouvait comporter un tel nombre. Et cet âge, faut-il le compter depuis l'an 1 ou depuis l'an -6 ?

Vers 180, saint Irénée répond à Ptolémée qui trouve que le Nazaréen mourut bien jeune pour avoir accompli tant de choses, qu'il mourut dans sa 50^e année ayant prêché plus de dix et même vingt ans. Comme il est probable qu'Irénée considère comme incontournable la date du décès « sous Pilate », il faut supposer qu'il croit à une date de naissance bien antérieure à celle qui est habituellement avancée, sans doute vers -20. C'est très étonnant, car Irénée est censé connaître les évangiles de Matthieu et de Luc quand bien même leurs récits de l'enfance proviendraient d'ajouts tardifs. Cette date serait alors compatible avec « les jours du roi Hérode », mais cela rend bien long l'exil en Égypte de Matthieu et nous éloigne encore davantage du Quirinius de Luc. Irénée n'est pas allusif, il développe longuement ses arguments :

Luc indique en effet l'âge du Seigneur en ces termes : « Jésus commençait sa trentième année » lorsqu'il vint au baptême. S'il a prêché pendant une seule année à partir de son baptême, il a souffert sa Passion à trente ans accomplis, alors qu'il était encore un homme jeune et n'avait point encore atteint un âge avancé. Car tout le monde en conviendra, l'âge de trente ans est celui d'un homme encore jeune et cette jeunesse s'étend jusqu'à la quarantième année : ce n'est qu'à partir de la quarantième, voire de la cinquantième année qu'on descend vers la vieillesse. C'est précisément cet âge-là qu'avait notre Seigneur lorsqu'il enseigna : l'Évangile l'atteste, et tous les presbytres d'Asie qui ont été en relation avec Jean, le disciple du Seigneur, attestent eux aussi que Jean leur transmet la même tradition, car celui-ci demeura avec eux jusqu'aux temps de Trajan. Certains de ces presbytres n'ont pas vu Jean seulement, mais aussi d'autres apôtres, et ils les ont entendus rapporter la même chose et ils attestent le fait. (...) Il n'est pas jusqu'aux Juifs disputant alors avec le Seigneur Jésus-Christ qui n'aient clairement indiqué la même chose. Quand en effet le Seigneur leur dit : « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui, et ils lui répondent : Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ? » Une telle parole s'adresse normalement à un homme qui a dépassé déjà la quarantaine et qui, sans avoir encore atteint la cinquantaine, n'en est cependant plus très loin. Par contre, à un homme qui n'aurait eu que trente ans, on aurait dit : « Tu n'as pas encore quarante

*ans ». (...) Le Seigneur n'était donc beaucoup éloigné de la cinquantaine. (...) Concluons-en que le Seigneur n'a pas prêché pendant une année seulement (...).
Adversus Haereses*

Irénée ne semble donc pas faire confiance à Luc⁴⁷ ou alors la version qu'il a sous les yeux n'est pas la même que la nôtre. De l'ensemble de ce dossier découle la quasi-certitude que les anciens eux-mêmes ignoraient les éléments les plus fondamentaux de la vie de Jésus. Irénée pouvait se référer à des prédécesseurs tels que Clément, Polycarpe, Ignace, Papias, Justin, Tatien, sans parler des évangiles censés être connus à l'époque, de même que les écrits de Paul. Mais du temps d'Irénée, bien avant que les sources aient pu disparaître en raison de l'outrage des ans, on cherchait déjà et on en savait encore moins qu'aujourd'hui. Il semble bien que la fameuse « tradition apostolique » n'ait conservé que bien peu de souvenirs précis et fiables. Cette ignorance d'Irénée accredité une nouvelle fois l'hypothèse de la rédaction tardive des évangiles, du moins dans la version que nous connaissons, ainsi que celle de leur élaboration à partir d'éléments d'origines et d'intentions diverses, et amalgamés peu à peu.

Un Jésus historique, mais sans papiers ?

C'est un fait que nous n'avons pas plus les papiers d'identité de César que ceux de Jésus. Mais les témoignages concernant César sont nombreux, diversifiés et plus crédibles. Les éléments biographiques qui le concernent sont considérés comme globalement historiques. Peut-on envisager le cas de Jésus avec la même confiance ? Mme Ceruti-Cendrier⁴⁸ nous dresse un parallèle avec Napoléon et nous interpelle : personne ne critique l'historicité de la bataille d'Austerlitz ou de Waterloo, et pourtant, tous les auteurs ne les ont-ils pas décrites de manière différente ? Napoléon est mort, on le sait, et on a tout imaginé sur les causes depuis l'empoisonnement jusqu'à la substitution. Mais nous pouvons répondre que personne ne doute des dates et lieux de naissance et de décès de Napoléon, ou de ses mariages, ou de l'identité de sa famille. Quant à son corps, il est « disponible » à Paris aux Invalides. Si nous en savions autant sur Jésus⁴⁹ que sur Napoléon, quelques milliers de livres n'auraient pas vu le jour. Quant aux autres contradictions évangéliques, elles sont balayées d'un revers de main :

⁴⁷ La notion de « parole d'évangile » n'avait pas encore été instituée.

⁴⁸ Marie-Christine Ceruti-Cendrier – Les évangiles sont des reportages – Ed. Pierre Téqui — 1997

⁴⁹ Personne n'a eu l'idée de décrire l'apparence physique de Jésus.

Demandez à votre oncle paternel et à votre grand-mère maternelle le récit de votre enfance. Vous verrez les différences !
Op. cit. p.227

Les dissemblances de généalogies ne l'impressionnent pas : le père de Joseph a deux prénoms, n'est-ce pas courant ? « oubliant » qu'il en est de même pour toute la lignée, laquelle présente quinze générations d'écart entre les deux listes. Autre silence anormal et rarement évoqué : sa jeunesse. Que s'est-il passé entre la naissance et le baptême, soit une trentaine d'années ? À l'exception d'une anecdote alors que Jésus a douze ans, il n'en est jamais question. Comment expliquer que les évangélistes qui nous relatent par le menu tous les détails et mêmes les dialogues qui concernent la conception de Jean Baptiste ne puissent rien nous dire des trente premières années de l'existence de Jésus ?

Sur un plan théologique également, on peut s'interroger sur la pertinence de dater l'ère chrétienne de la naissance de Jésus, événement banal pour tout être humain. Certains anciens lui ont préféré la date hypothétique de la conception au sens d'incarnation. Mais s'il était une date intéressante pour faire débiter l'ère chrétienne, c'était plutôt celle de la résurrection : la Résurrection du Sauveur, voilà un événement spectaculaire digne d'être fondateur de la nouvelle religion. Il peut sembler étrange que le choix ne se soit pas porté sur cette date. Si Jésus est mort le vendredi 7 avril 30 et ressuscité le dimanche 9 avril, pourquoi n'avoir pas fait débiter l'ère chrétienne de cette date ? Qu'importe si par la suite les Pâques juives successives ont lieu à des dates différentes en raison de leur calendrier solilunaire. Qu'importe que le 9 avril 31 ne tombe pas un dimanche. Ce serait plus chrétien que l'utilisation de deux références astronomiques auxquelles s'ajoute le dimanche, jour consacré au soleil, repris de la religion de Mithra, tout comme l'est la mitre que portent les évêques.

Enfin, rappelons pour l'anecdote que les références astronomiques qui ont présidé au choix de Noël, de Pâques ou de la saint Jean sont propres à nos régions : l'équinoxe n'a aucun sens sous l'équateur et les solstices sont inversés dans l'hémisphère sud. Jésus est réputé être né au début de l'hiver au moment où les jours sont les plus courts. Mais dans l'hémisphère sud, c'est l'inverse⁵⁰, on est au début de l'été, à l'époque où ils sont les plus longs.

À l'évidence, le Saint-Esprit n'avait pas prévu l'hémisphère sud.

⁵⁰ Cet argument permet aussi de réfuter toute la symbolique des signes astrologiques.